

» verres, qui est de rigueur. Chaque vin exige un nouveau verre, et il faut que ce verre soit de la même couleur que la liqueur qu'on doit y verser ».

Étains.

Les potiers d'étain, les batteurs d'étain et de feuilles (d'étain) figurent, parmi les plus anciens artisans dont parlent nos archives. On connaît peu de chose sur l'organisation du métier, dont le plus vieux règlement remonte à 1325; de même, il n'est pour ainsi dire rien resté de la vaisselle et des objets anciens en étain, ceux-ci ayant été fréquemment refondus, pour être mis au dernier goût du jour et suivre les caprices de la mode.

L'usage de la vaisselle d'étain et de beaucoup d'ustensiles de ménage, en cette matière, a été général; les anciens inventaires en mentionnent des quantités énormes dans beaucoup de maisons.

Les étains de Tournai portaient des marques spéciales, poinçons des maîtres fondeurs, et poinçons de la ville; ils portaient encore d'autres marques qui indiquaient leur qualité (grande, moyenne et petite rose); on les distingue, dans les inventaires, des étains d'autre provenance, par exemple, de ceux de Paris ou de Flandre.

L'étain fondu a été surtout employé pour la confection de la vaisselle de table, des canettes, pots et mesures, et l'étain battu pour les usages artistiques.

On pouvait voir à l'exposition de 1911, deux coffrets gothiques du XIII^e ou du XIV^e siècle, en bois, garnis de rondelles ou d'arcatures avec figurines en étain, ornées des dessins les plus délicats. Quant à la vaisselle de table, à part quelques rares exceptions, elle ne dépassait pas la fin du XVII^e siècle.

Parmi les potiers d'étain de la fin du XVIII^e siècle, le plus fameux, représenté par un grand nombre de pièces, dont certaines ne manquent pas d'intérêt, est Michel Boisacq dont le père Philippe Boisacq, exerçait la même profession.

Fers forgés et armures.

Les fers forgés sont cités en grand nombre dans les anciens inventaires, sous forme de couronnes et de bras de lumière dans les églises, de chenets, landiers, et trépiers dans les mobiliers civils, et enfin de balcons aux façades des maisons.

• • •

Le fer a encore été travaillé sous une autre forme à Tournai, celle des armes, spécialement les armes blanches et les armures, et cet article a été l'objet d'une industrie puissante et d'un grand commerce.

Nous avons présenté à l'Académie royale d'archéologie, sur cette industrie tournaisienne, oubliée et méconnue, un mémoire qui sera, croyons-nous, suivant l'expression consacrée, une véritable révélation; citons seulement pour indiquer la haute valeur des produits de cette industrie, l'opinion de *Maindron*, dans son livre sur *les armes: Tournai*, dit-il, *était renommé pour ses harnais de guerre*.

Vingt-trois armuriers sont connus comme ayant travaillé en cette ville au XIII^e siècle, cent quatre-vingt-sept au XIV^e et deux cent cinq au XV^e! Et parmi ceux-ci, on peut citer comme particulièrement célèbres, Gierard de Tournay, heaumier du roi Edouard III d'Angleterre, en 1337; Jehan, le hiaumier de Tournai, qui en 1359, fournit des armures de joute à Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, et Luc Thiebaut qui était bringaudier, c'est-à-dire fabricant de harnais de guerre et fournisseur d'un autre duc de Bourgogne, Charles le Téméraire (1450). De tant de pièces sorties de leurs mains, il n'en est malheureusement pas qui ait été retrouvée et identifiée jusqu'ici.

Instruments de musique.

Tournai se distingua dès le moyen âge dans l'art de la musique, comme dans tous les autres.

On sait qu'il y eut à Tournai une école de trouvères, où ces poètes populaires venaient se former à l'art du chant, et on sait aussi, par le testament d'Eleuthère du Pret, en 1476, qu'il existait, à cette époque, en notre ville, une « compagnie » des organistes de Tournay, assemblez par manière de confrérie, en l'honneur de Madame sainte Cécille, vierge et martyre.

Les maîtres de chapelle et compositeurs de musique paraissent y avoir été nombreux.

Nos archives signalent des orgues et des instruments de musique de tout genre, dans les églises et chez les particuliers et elles citent de nombreux noms de fabricants de ces divers instruments, depuis le moyen âge jusqu'au XVIII^e siècle.

C'est à cette dernière époque qu'appartiennent les instruments encore conservés et qui ont figuré à l'exposition de 1911 et en particulier ceux d'Albert Delin, claveciniste.

Une pièce importante et rare de sa fabrication, un clavecin vertical, signé et daté 1751, s'y trouvait avec deux épinettes datées 1750 et 1770 et un autre clavecin, daté 1767, tous signés.

Parmi les facteurs d'instruments à cordes, *Ambroise de Comble*, qui vivait au XVIII^e siècle, jouit d'une véritable réputation et ses œuvres ont été souvent comparées à celles du grand Stradivarius, dont il avait d'ailleurs été l'élève.

On voyait de lui à l'exposition: un quatuor d'instruments à cordes, contrebasse, violoncelle, alto et violon, tous signés et datés, 1750 et 1761, — plusieurs autres violons, violoncelles et basse de viole datés 1753, 1757, 1763 et 1793.

Dupré-Coez fabriquait des instruments à vent; flageolets, canne-flûte, fifre à une clef, clarinette à six clefs, serpent, tuba, basson russe.

Un violon est signé « *Depelchin* à Tournai, 1755 ».

Une pochette « *Armand Houzé* à Tournai ».

Flûtes et hautbois « *Carré* à Tournai », etc..

Toiles damassées.

L'industrie des toiles a été de tout temps pratiquée à Tournai, mais ses produits confondus avec ceux des villes voisines, n'ont pas été jusqu'ici reconnus.

La Halle-aux-Draps, c'est-à-dire *aux toiles*, l'ancien marché où se vendaient celles-ci, indique l'importance de notre fabrication. Un acte de 1482 mentionne une longue nappe *ouvrée d'ouvrage de Tournai*.

On lit dans les délibérations des Consaux, qu'en 1642, la ville fait un présent de fines nappes et de serviettes damassées à un seigneur dont elle voulait se ménager les bonnes grâces, tout comme, à d'autres époques, nous lui voyons offrir dans les mêmes circonstances, d'autres articles des industries qu'elle patronait alors, hautes-lisses, orfèvreries ou porcelaines.

On connaît quelques beaux spécimens de toiles damassées des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles.

Broderies.

Une autre industrie, très prospère à Tournai, à toutes les époques de son histoire, est celle de la broderie, sur laquelle

on a des documents certains et dont les produits aussi nombreux que remarquables, se trouvent encore en grand nombre dans nos églises et au Musée même. Tels sont les deux antependium de la cathédrale, du XVI^e siècle, ceux de l'église St-Brice, du XVII^e siècle et de l'église St-Piat; de nombreux et magnifiques ornements religieux dont on peut à peine se faire une idée, sont conservés à la cathédrale et dans les églises de la ville et des environs; la chape de Guillaume Fillastre, chancelier de la Toison d'or (XV^e siècle) et des châsses recouvertes en velours brodé, aujourd'hui au musée de Tournai, sont des pièces très remarquables de l'art du brodeur.

Des documents d'archives parlent de beaucoup d'autres pièces de ce genre, en des termes qui permettent d'affirmer que leur somptuosité était grande.

Nous avons donné ⁽¹⁾ quelques indications sur la corporation à laquelle appartenaient les brodeurs: ils marchaient sous la bannière des couturiers avec les casuriers (chasubliers); nous avons également donné un certain nombre de noms d'hommes dudit métier, ayant travaillé à Tournai du XIII^e au XVII^e siècle.

Deux de nos brodeurs travaillaient pour le roi de France, Louis XI; d'autres pour n'avoir pas des clients aussi illustres, n'en étaient pas moins appréciés à Tournai et à l'étranger.

Aux brodeurs qu'on connaît par des actes des XIII^e, XIV^e, XV^e, XVI^e, XVII^e siècles, il y aurait à ajouter, sans doute, beaucoup d'autres, repris sous des noms d'autres métiers, tels que les chasubliers, et même des tapisseries ou haute lisseurs.

Meubles.

Le mobilier proprement dit, c'est-à-dire les meubles en bois, a été, comme toutes les autres branches des arts décoratifs, traité avec goût et avec richesse à Tournai, ville d'art et de luxe.

Il reste toutefois fort peu de spécimens de ce genre d'objets, de sorte qu'il serait difficile de déterminer les caractères distinctifs du mobilier tournaisien, et de dire en quoi il excellait, en quoi il différait, de celui des autres villes.

(1) *Les Tapisseries de Tournai*, in-8°, 1892. 460 pages et 82 planches. Voir p. 342.

On possède de nombreux documents sur les meubles et sur la corporation des écrivains, qui les a confectionnés: on connaît aussi beaucoup de noms d'hommes de ce métier, écrivains, menuisiers, tourneurs, fabricants d'orgues, et d'autres, plus modernes, ébénistes, écrivains, buffetiers, etc..

Une source extrêmement importante de renseignements sur cette branche des arts décoratifs nous est fournie par le fonds des comptes de tutelle et d'exécution testamentaire de nos archives (1).

Les meubles gothiques en bois sculpté, souvent rehaussés de peintures, appartiennent, en général, au type français; ils sont d'un décor sobre et élégant et portent souvent les armes de France, dont Tournai faisait alors partie. On peut en dire autant des meubles de la période de la première renaissance.

Les meubles de la seconde renaissance se rapprochent davantage des types dits renaissance flamande.

Les *Cabinets, scribanes*, et autres meubles en bois noir ou en bois de couleur, et écaillé, sont à Tournai les mêmes que dans les autres villes; la mode, à cette époque déjà, sur ce point comme sur tant d'autres, imposait la même loi partout en même temps.

Parmi les meubles en bois doré, de style Louis XIV, deux très beaux spécimens, qui tous deux ont le mérite rare d'être signés par leur auteur, *François Hazard*, sont connus: c'est d'abord une table-console en chêne sculpté et doré, portant au dos l'inscription: *Hazard fecit 1733 avril 15*; ensuite, un cadre de très grandes dimensions en bois sculpté et doré, avec attributs militaires, surmontés de l'aigle autrichienne et de la couronne impériale, qui renfermait autrefois le portrait de l'empereur Charles VI, alors placé dans la salle des Etats du Tournaisis. Il est signé: *J. François Hazard fecit 1736*

Le style Louis XVI est traité à Tournai, dans les meubles comme dans les orfèvreries, avec une grande sobriété de décor et une grande élégance.

(1) Nous y avons relevé dans les inventaires et les ventes après décès, tous les meubles qui garnissaient les demeures de nos ancêtres, depuis le XIII^e jusqu'au XVIII^e siècle, et nous en avons fait la base d'une étude sur le mobilier Tournaisien que nous espérons pouvoir publier sous peu, comme suite à notre livre sur l'habitation Tournaisienne, dont la première partie, *architecture des façades*, a paru il y a quelques années.

Les meubles empire, en acajou, décorés d'appliques en bronze doré, sont de fabrication soignée. On peut voir encore aujourd'hui, dans plusieurs habitations tournaisiennes, un certain nombre de salons de ce style, garnis d'un riche mobilier: pendules et candélabres, lustres, girandoles, fauteils, canapés, chaises, garnitures de foyer, meubles divers, tapis et tentures, etc..

E.-J. SOIL DE MORIAME.





La Littérature à Tournai

par Walther Ravez

Avocat, homme de lettres.

Tournai, jadis puissant foyer de culture, qu'illustrèrent de grands artistes au nom impérissable, que rendirent célèbre de merveilleuses industries dont on ne cessera jamais d'apprécier les chefs-d'œuvre, s'affirma-t-il avec autant de gloire dans les genres littéraires ? Nous prendrons la précaution d'avouer de suite qu'il n'en est rien, que notre cité n'a pas laissé la trace d'un écrivain de génie, et qu'il serait impossible de reconnaître à l'un d'eux une valeur qui le rangeât parmi les littérateurs de tout premier ordre.

Mais l'histoire des lettres n'est pas faite que de grands noms ; l'étude des époques et des différents genres présente des affinités sociales et politiques ; on ne sépare pas les hommes de leur milieu, dont ils subissent fatalement les tendances. Aussi doit-on considérer les talents plus modestes, jusqu'aux médiocrités elles-mêmes, qui ne sont souvent que les produits des conceptions de leur temps. A ce titre, dans l'histoire générale des lettres françaises en Belgique, Tournai a joué un rôle qui mérite d'être rappelé et auquel, — sans avoir la prétention d'être complet, — nous consacrerons les quelques pages que *Wallonia* veut bien nous accorder.

I. — La Littérature française.

Si nous en croyons Auguis, le Tournaisis, dès le XIII^e siècle, aurait été l'une des provinces qui comptaient le plus d'écrivains

en vers, et aussi les meilleurs de leur temps. Certes, la plupart n'étaient que des poètes amuseurs, trafiquant en « gaie science », fableurs qui, le soir, égayaient les veillées et distrayaient le seigneur revenu fatigué de sa randonnée. Mais, comme le dit très judicieusement M. Carton de Wiart : « à n'envisager que le résultat de leurs efforts, ces innombrables et généralement médiocres écrivains ont plus fait, peut-être, pour l'esprit littéraire, que ne l'auraient fait quelques grands poètes isolés ». Assurément leur action fut énorme, car s'ils ne se distinguèrent, ni par la précision des faits, ni par l'exactitude du récit, ils puisèrent dans leur langue vive et jeune, cette foi et cet enthousiasme qui encouragent et consolent en infusant la poésie dans les couches inférieures de la société : ils ont agi directement et puissamment sur le peuple.

Les trouvères tournaisiens n'ont fourni aucune chanson de geste, ni chronique rimée ; ils ne se sont guère élevés au delà des contes joyeux et des chansons galantes.

Nous connaissons peu de chose de JEHAN DE LA FONTAINE DE TOURNAI ; on a conservé de lui, une chanson d'amour de cinq huitains, poésie légère qui n'offre rien de remarquable ; elle est dédiée à sa dame et fait supposer que le poète en écrivit d'autres dans ce genre.

JEHAN D'ESTRUEN composa une élégiaque, ainsi que quatre jeux-partis assez intéressants. La poésie galante de l'époque s'égarait souvent dans de petites questions naïves et originales. C'est ainsi que Jehan d'Estruen demande à son ami, dans l'un de ces jeux, laquelle de deux femmes il doit aimer : celle qui lui a promis de lui manier les cheveux, ou celle qui s'engage à lui peigner la barbe. Dans un jeu suivant, c'est un ami qui interroge le poète pour savoir quelle doit être son attitude vis à vis d'une femme qu'il aime, qui éprouve de très bons sentiments pour lui, mais qui se refuse à lui adresser la parole. *Le lerai-je ester ? Faut-il la planter là ?*

GAUTHIER LE LONG compte parmi les meilleurs trouvères de son temps ; il est l'auteur de fabliaux, dont l'un d'eux a retenu très particulièrement l'attention : *la Veuve*. Certes, il y a là un tableau social très vivant et d'observation journalière. Cette veuve a fait grand étalage de sa douleur à la mort de son mari ; elle a refusé l'amour de plusieurs riches bourgeois de Tournai, par coquetterie sans doute, mais elle n'hésite pas à épouser

un malotru, dont elle doit supporter la mauvaise humeur, les injures et les coups.

La dame en sa chambre se muce
Tot sans chapel et sans amuce.
Là suce ses couz et repose.

la pièce se poursuit sur un ton vif et dans un style très coloré.

Il y aurait bien d'autres noms à citer parmi les trouvères du XIII^e siècle, originaires du Tournaisis: JAKES DE TOURNAY, GAUTHIER DE TOURNAY, l'auteur de *l'Histoire de Gilles de Chin*; d'autres encore sur l'origine desquels les philologues ne sont point d'accord. Nous ne pouvons, évidemment, songer à envisager ces discussions:

Lais, dits, fabliaux, pastourelles légères, jeux-partis spirituels, serventis saupoudrés de bonne satire gauloise, il semble que tous les genres poétiques aient été touchés par ces humbles trouvères, dont la plupart des œuvres restèrent en manuscrits. Tous les mouvements de l'âme furent étudiés; la plaisanterie coudoyait les émotions les plus sincères, la galanterie et l'ardeur amoureuse se mêlaient aux instincts guerriers et à la bravoure chevaleresque. Stimulés par les compagnies littéraires qui ne ménageaient ni leurs couronnes, ni leurs encouragements, ces poètes, en dépit de l'inégalité de leur talent, nous ont laissé des œuvres du plus haut intérêt documentaire.

Mais ce n'est point seulement à la littérature proprement dite que se rattachent quelques noms tournaisiens; l'histoire a aussi tenté nos concitoyens et dans ce domaine PHILIPPE MOUSKÈS est loi d'être un inconnu.

L'on possède peu de détails sur sa vie; les plus intéressants que nous ayons conservés sont fournis par son contemporain Gilles li Muisis, mais ils sont insuffisants pour dissiper les ténèbres qui obscurcissent les débuts de son existence. « Il n'est pas vraisemblable, pense Amaury Duval, que Philippe Mouskès, dont les goûts étaient tant soit peu mondains, ait travaillé à son grand poème, lorsque sa tête fut décorée de la mitre, lorsqu'il eut toute autre chose à faire que de chercher péniblement des rimes. Ce fut donc lorsqu'il était simple chanoine (c'est-à-dire de 1242 à 1272), qu'il façonna les 31.150 vers que contient sa chronique ». D'après le baron du Mortier, d'autre part, on aurait confondu pendant de longues années, Philippe Mouskès avec le Gantois Philippe Musche, qui devint évêque de Tournai, en 1274.

Mouskès faisait partie d'une famille patricienne de Tournai, dont plusieurs membres siégeaient à l'échevinage. Il serait d'ailleurs bizarre qu'un évêque, même un chanoine, ait composé une chronique rimée en langue vulgaire, alors que tous les ecclésiastiques n'écrivaient qu'en latin.

Mouskès eut donc la prétention d'écrire en vers l'histoire de France:

Philippres Mouskès s'entremet
Ensi que point défaus n'i met,
Tout sans donner et sans proumettre,
Des rois de France, en rime mettre,
Toute l'estorie et la lignie.

Cette formidable chronique rimée ne présente guère de valeur poétique et l'on ne peut lui attacher qu'un intérêt historique. A ce titre, l'une des parties les plus précieuses est celle où Mouskès traite de Charlemagne; bien qu'il confonde l'histoire avec la fable et qu'il glisse sur des faits de première importance pour s'attarder sur des détails insignifiants, il nous apporte des documents nombreux sur ce règne, mais dans une langue lourde et incorrecte.

Une autre figure, enfin, mérite de retenir notre attention: c'est celle de GILLES LI MUISIS, l'un des plus grands représentants de la poésie française au XIV^e siècle. Il est, en effet, originaire du Tournaisis; sa famille, assez fortunée, possédait des terres à Templeuve et donna à Gilles une éducation brillante. Il acheva ses études à l'Université de Paris, célèbre déjà à cette époque, et devint l'ami intime de Dante, qui lui-même était venu se perfectionner en France; l'auteur de *l'Enfer*, exerça même une influence puissante sur les idées du poète. Détail qui ne manque point d'intérêt: Tournai comptait alors de nombreux élèves à l'Université de Paris et Gilles dit dans un de ses poèmes:

De Tournay seulement, j'en vic siscante-saise,
Escoliers à Paris, cescuns bien s'en apaise,
Car toute li cités en estoit adont aise.

Gilles li Muisis, né en 1272, arrivait en pleine maturité de son talent, au moment de la révolution des idées, qui ouvrait à l'humanité une vie nouvelle, « le tombeau de la société du moyen âge et le berceau de la société moderne », selon l'expression du baron de Lettenhove. A la société religieuse et essentiellement aristocratique succédait une société plus démocratique et plus

égalitaire. Cependant, Gilles li Muisis resta un homme d'église, demandant aux autels des consolations et des pardons. Il était devenu abbé de Saint-Martin de Tournai, quand cette abbaye traversa une crise fatale, à la suite de laquelle le poète se livra à l'étude opiniâtre et solitaire. C'est en 1347 qu'il commença la publication de ses chroniques, œuvre historique puissante, en latin avec des entrefilets de vers français ; elles dénotent une impartialité rigoureuse, une exactitude scrupuleuse et une noble allure qui ont fait de Li Muisis un digne précurseur de Froissart.

Gilles a composé aussi de nombreuses poésies qui toutes sont de précieux documents historiques et sociaux ; elles décrivent avec une énergie loyale l'état de la société au XIV^e siècle, dépeignent la corruption qui avait atteint les rois, la noblesse et même le clergé.

Quant je pense tels choses, mes coers ou ventre tranle.

dit-il ; et ailleurs :

De che siècle présent a bien cescun jour dire :
Chis siècles est malvais et cescun jour empire.

Nous ne pouvons qu'exprimer le regret de ne point nous attarder sur cette œuvre d'un puissant intérêt. Gilles, qui écrivait avec une rare aisance, dictait ses vers tout le jour et une grande partie de la nuit ; un voile épais avait obscurci sa vue quand il était encore au monastère et sur la fin de sa vie, il retrouva la clarté du soleil ; sa joie ne fut que de courte durée, car il mourut quelques mois après, en 1353.

• • •

L'art dramatique fut, assurément, l'un des genres les plus goûtés au moyen âge ; l'on peut même dire que celui-ci a, en Belgique, les origines les plus lointaines, car les cortèges et les « sorties », de beaucoup plus cérémoniales qu'en France, ont provoqué de bonne heure des manifestations scéniques. Tout d'abord dirigées par les prêtres et les moines, les représentations théâtrales devinrent peu à peu la préoccupation des sociétés bourgeoises qui se fondaient dans toutes nos villes sous des appellations diverses : *Chambres* ou *Escoles de Rhétorique*, *Confréries des Clercs*, *Puys d'amour*, *Puys verd*, etc.

Tournai fut la première ville wallonne qui, pour employer l'expression de M. Arago, se livra « à ce noble délassement des

esprits de toutes les conditions et de tous les âges ». En 1250, on trouvait déjà dans notre ville une *solidarité* qui avait été créée pour la récitation de poèmes en l'honneur des saints.

Lorsqu'un concours était annoncé, les chambriers s'empresaient d'étudier les questions mises au programme et, le jour de la lutte, ils se présentaient revêtus des plus riches costumes. « Le plus ancien concours connu est celui de Tournai, en 1394 », dit Popeliers. Le même auteur rapporte qu'en 1439, Tournai remporta à Gand, le « joyau du pays » pour le français. En 1451, l'on donna un nouveau concours littéraire pour lequel de beaux prix étaient promis à celui qui ferait le meilleur chant sur les conquêtes de Charles VII. JEHAN DE MARVIS remporta la première couronne ; celui-ci, d'ailleurs, fournit cinquante six pièces, dont vingt furent couronnées.

Il était dit au début du règlement de l'*Escole ou Puy d'Escole de réthorique* de Tournai : « Aucuns compaignons amans et chrérisans l'art et science de réthorique vulgaire, est assovoir de mettre langaige en rigme, se sont trouvez ensemble regretans le temps passé, que semblables compaignies se soloient assembler tous les mois une fois, en la maison de l'un de eux, où chescun apportoit et recordoit les ouvrages par luy fais et composez sur le refrain ou refrains donnez par le chief de la compaignie qui lors se faisoit, et estoit nommée, icelle congrégaçon, la Compaignie de l'Escole de réthorique, soubz certaines règles et ordonnances sur ce par eux faictes et entretenues, laquele manière de faire estoit chose honeste et récréative, utile pour en ladicte science habilitier ceulx qui en sont mains embus, et à ceulx qui plus en sçavoient estoit plaisant et loable exiercite pour leur sçavoir non mettre en oubly, et pour eux récréer et passer temps honestement en communicant les uns aux autres amiablement leur science par bonne et honeste doctrine ».

On n'aurait pu imaginer but plus louable. Il est certain que tous ces versificateurs, gens instruits et lettrés, amis de la bonne chère et des réunions galantes autant que de la rime, n'ont pas eu d'autre prétention que celle de se distraire tout en pratiquant la gaie science. Les œuvrettes que nous ont laissés les compaignons réthoriciens sont, néanmoins l'expression d'une vie littéraire assez intense.

Nous ne voudrions pas quitter cette époque sans mentionner une cérémonie bien intéressante et très locale : c'est la *fête des Fous*, célébrée chaque année à Tournai, le 28 décembre,

jour des Innocents. Le personnel subalterne de l'église était chargé de cette réjouissance, donnée à la cathédrale, et en vue de laquelle on dressait, vis à vis du porche de Notre-Dame, un théâtre où prenait place l'élu, revêtu de vieilles hardes pontificales. Le Chapitre fournissait le pain et le vin pour le sacrement ; l'instauration solennelle de l'Evêque des fous était suivie d'un grand cortège burlesque. La fête se poursuivait toute la semaine et se terminait généralement par une orgie rabelaisienne, à laquelle assistaient les chanoines eux-mêmes. L'église voulut interdire, en 1498, cette tradition profanatrice du culte, mais elle dut céder devant l'exaspération du peuple qui se souleva ; la fête fut néanmoins supprimée au début du XVI^e siècle.

Et la vie littéraire peu à peu se ralentit. L'on ne rencontra plus qu'à de rares intervalles quelques réunions d'amateurs, souvent même des troupes ambulantes, représentant le *mystère de la Passion* ; ces spectacles, sans valeur littéraire, donnaient lieu à des manifestations bruyantes, qui nécessitèrent diverses ordonnances, dont celle de 1551, infligeant une amende à tous ceux qui jetaient « des racines, des pommes et autres choses après les gens de bien et autres y étant », ou qui faisaient « l'un après l'autre des cris et des huées qui ne sont à tolérer ni à permettre ».

Ainsi la langue était devenue aussi dérégulée que les hommes ; des enquêtes amenèrent une censure impitoyable. En 1609, le Conseil de Brabant « permit de représenter toutes sortes de pièces, pourvu qu'elles fussent examinées par le curé de la paroisse et de les publier avec approbation ». La mesure se généralisa et, la verve indépendante des rhétoriciens ne pouvant se plier à ce contrôle, ceux-ci préférèrent ne plus publier leurs compositions.

Puisqu'on ne pouvait plus écrire, on s'amusa ; la littérature tourna en jeux d'esprit et en charades ; les lettrés cultivent le calembour et la « bagatelle », les oisifs s'épuisent en « laborieuses niaiseries ».

Les dernières manifestations dramatiques de l'époque eurent lieu dans les collèges de la Compagnie de Jésus, qui ont exercé une sérieuse influence sur le développement littéraire, de 1547 à 1773. Pourtant les pièces anonymes que jouaient les Escoliers n'avaient point grande valeur ; mais les religieux considéraient le théâtre comme un puissant élément d'éducation. C'est au dé-

but du XVII^e siècle qu'un collège fut établi à Tournai ; on y représenta *Eugénie*, le 16 septembre 1619, dédiée, comme d'ordinaire, à messeigneurs les Prévots, Jurez, Mayeurs et Eschevins de la Ville et Cité de Tournay. Les représentations furent très fréquentes dans ce Collège.

• • •

JEAN D'ENNETIÈRES, cependant, interrogea une muse plus savante et son œuvre est intéressante à plus d'un titre. En effet, d'Ennetières est pour ainsi dire l'unique représentant de la poésie française au XVII^e siècle, en Belgique, et, d'autre part, les exemplaires de ses ouvrages sont rarissimes.

Jean d'Ennetières, chevalier, seigneur du Maisnil, naquit à Tournai vers 1590 ; sa famille comptait parmi les plus célèbres et les plus anciennes de la ville et d'aucuns en font remonter la souche jusqu'à Hugues Capet. d'Ennetières fut successivement juré, mayeur des échevins, prévôt et grand prévôt.

La valeur littéraire de notre poète a été très différemment appréciée. Dinaux s'est montré sévère, si pas injuste, dans le *Bulletin du Bibliophile* de Techener (1833), en disant que ses vers étaient « pleins d'afféteries et de lieux communs ». Le chanoine Catulle, l'auteur du *Tornacum*, ami du poète, ne tarit pas, au contraire, d'admiration pour lui ; en vérité, il faut faire la part des exagérations et reconnaître que d'Ennetières fut un fruit de son temps ; il se ressent de son époque, sans pourtant la subir.

Parmi ses principaux ouvrages, citons : *les Amours de Théagines et de Philoxème* (1616), dédié à sa fiancée, Florence de Catris. Il jure fidélité à sa dame, lui avoue l'avoir souvent trompée, mais affirme qu'il ne pourra jamais aimer sincèrement une autre femme. Il constate d'ailleurs que parfois lui-même a eu à se plaindre de sa dame :

Belle, cause de mon amour,
Je te prie, ne trouve étrange,
Si tu t'aperçois, dès ce jour,
Que j'aime de courir au change,
Tu m'en as montré le modèle,
Cruelle, cruelle,
Tu m'en as montré le modèle,
Cruelle.

Mais Florence de Catris possédait plus de charmes que les autres belles, car d'Ennetières l'épousa un an après.

Nul n'a exercé mieux que lui l'art d'adresser des hommages flatteurs aux dames et de leur présenter des compliments aimables. Du Maisnil chante leur beauté, leur grâce, leurs appâts et ne craint même pas de les déshabiller. C'est ainsi que parlant, assez irrévérencieusement des beautés des dames de Saint-Omer, il dit:

Les têtons de ma belle, aussi ceux d'Aquenbronne,
Sont du tout relevez, durs, blancs, polis et ronds.
Je crois que des géants, la troupe tant félonne,
Eût pu franchir les cieus, s'emparant de ces monts.

Jean Boniface, censeur des livres, n'en approuva pas moins cet ouvrage et il en vanta les mérites. Dans ses *Chansons spirituelles*, au nombre de cinquante-deux, le poète traduit des sentiments tout à fait opposés. Il nous invite à fuir les attraits et les dangers de l'amour; prions, dit-il, aspirons au ciel et méprisons les femmes:

Elles ont et l'âme et le cœur
Bouffis d'orgueil et d'arrogance.

Qu'avaient bien pu faire toutes les belles dames de Tournai, dont il avait vanté les mérites avec une indiscretion presque insolente?

Parmi les autres œuvres d'Ennetières, nous mentionnerons, dans leur ordre chronologique: *les Vers panégériques sur la vie et la mort de Messire Nicolas de Catris*; *la Vie de Saint-Malchus, moine Syrien*; *le Chevalier sans reproche Jacques de Lalain*, traduction insipide du « Livre des fruits de Messire Jacques de Lalain », du célèbre chroniqueur, Georges Chastellain; *les Quatre baisers que l'âme dévote peut donner à son dieu dans ce monde*, divisé en quatre livres: le baiser aux pieds, le baiser aux mains, le baiser à la bouche, le baiser au cœur. Signalons enfin *la Vie de Sainte Colette*; *la Vie de Sainte Marie-Madeleine*, et *Sainte Aldegonde*, une comédie parue en 1645, sans grande valeur littéraire et dont on ne pourrait signaler tous les défauts scéniques. D'un style bizarre, sans élévation, ni souci de correction, d'une conception ridicule, surchargée de tirades filandreuses, *Sainte Aldegonde* est l'un des tristes exemples de notre littérature et particulièrement de notre Théâtre au grand siècle.

Tels sont les principaux ouvrages de Jean d'Ennetières. Lettré capable de produire des œuvres de plus large inspiration, il

ne sut pas se dégager entièrement des tendances décadentes de son temps. Mais ses travaux méritaient d'être signalés, ne fût-ce que pour leur rareté et aussi parce qu'ils se distinguent malgré tout des « nugae difficiles » qui étaient devenues l'unique préoccupation littéraire de la noblesse de l'époque.

• • •

L'on chercherait en vain d'autres poètes en Belgique à cette époque de la Renaissance des lettres; et pourtant, les ténèbres s'épaissirent davantage encore au XVIII^e siècle. Les timides réformes des princes autrichiens ne suffisaient point pour extraire le peuple de son ignorance et de son avachissement: triste cadeau que l'on faisait à la France! Le Prince de Ligne est la seule plante qui sut prendre racine dans ce bournier intellectuel.

Tournai possède pourtant un littérateur modeste et inconnu: D'YSEMBART DE LA FOSSARDRIE, né à Mérignies en Pévèle, baptisé à Saint-Nicolas de Tournai, en 1740, où il mourut en 1800. Il est l'auteur d'une tragédie en 5 actes: *Batilde ou l'héroïsme de l'amour*, représentée pour la première fois à Tournai par des Comédiens français, le 13 janvier 1789.

Cette œuvre renferme des qualités très appréciables; elle repose tout entière sur une lutte entre le devoir et la passion, entre le sentiment de l'honneur et l'amour. Comme chez Corneille, c'est le devoir qui l'emportera.

Batilde est recherchée par deux chevaliers. Elle ne se croit pas aimée par celui qu'elle adore et celui-ci s'imagine que celle qui est l'objet de ses feux n'éprouve de passion que pour son rival. Ce conflit est doublé d'un autre plus grave sans doute et qui surgit au moment où le premier prend fin. Le roi, épris lui-même de la jeune fille veut la faire reine et se sert du chevalier comme intermédiaire. Celui-ci va-t-il céder à son amour ou accomplira-t-il son devoir de sujet? Tel est le double problème autour duquel se noue l'action. L'auteur l'a solutionné avec art et habileté, et, durant les cinq actes, l'intérêt et l'émotion ne cessent de s'accroître.

D'Ysembart de la Fossardrie s'est inspiré des principes de Corneille et de Racine; sans atteindre de beaucoup la valeur des deux grands classiques, il a composé pourtant une œuvre très vivante et d'une noble envergure. Venue en cette époque de marasme littéraire et artistique, elle ne fait que plus d'honneur à notre ville.

La stagnation dura ainsi jusqu'au XIX^e siècle ; la réunion de la Belgique à la Hollande ramena la tranquillité dans le pays, mais ne releva point les lettres. Il fallut attendre 1850 pour assister au renouveau littéraire, qui nous conduisit peu à peu vers la « Jeune Belgique », date du réveil définitif. Mais Tournai ne brillera plus, car si Rodenbach, le poète du Silence, y est né, c'est vers une autre ville morte qu'allèrent ses destinées.

II. — La Littérature wallonne.

Tournai participe à l'impulsion donnée depuis quelque vingt ans à la littérature populaire. Le patois tournaisien, dont le vocabulaire très restreint se mêle de nombreuses expressions françaises, n'offre ni les ressources, ni les beautés harmoniques d'autres dialectes wallons. Mais à côté de la langue dans laquelle s'expriment les sentiments du peuple, il y a les sentiments eux-mêmes, et, à ce titre, l'originalité tournaisienne est unique peut-être. Le sang français qui coule encore dans nos veines, nous a aidé à conserver notre bonne humeur et notre jovialité gauloises, notre tempérament railleur, notre verve enjouée et frondeuse.

C'est au Théâtre surtout que l'inspiration de nos écrivains locaux s'est déployée avec le plus d'intensité.

Notre scène wallonne eut, pourtant, des origines très modestes. En 1888, quelques fervents de notre patois, bourgeois qui ne dédaignaient point de le parler parfois dans leurs conversations, s'adressèrent à un cercle dramatique liégeois, qui interprétait partout, avec succès, *Tât l'Pèriqui*, de Remouchamps. La comédie obtint chez nous un accueil chaleureux et elle marque, on peut l'affirmer, le point de départ du mouvement dramatique à Tournai.

La première représentation de pièces en dialecte tournaisien fut donnée le 21 mars 1889. Deux des plus ardents promoteurs : M. ACHILLE VIART et PIERRE BRUNHAULT (Aug. Leroy) s'étaient mis à l'œuvre ; ils avaient trouvé parmi leurs amis des interprètes qui n'hésitèrent pas à apporter leur concours ; ils s'étaient assurés enfin du patronage du Comité organisateur des concours littéraires, touchant de près le Cercle d'Enseignement populaire et ce fut dans le local de ce dernier que la représentation eut lieu. M. Ach. Viart donnait *Chez Batisse Delbroque*, scène d'intérieur prise sur le vif, et Leroy offrait au public *Biec*

de fier, adaptation de *Li Bleu Bixhe*, d'Henri Simon, pour laquelle l'auteur avait apporté tout son esprit primesautier, original et ironique.

Le succès dépassa toutes les prévisions et une seconde représentation eut lieu le lundi suivant. Encouragés par la sympathie qu'ils avaient rencontrée, les auteurs se mirent vaillamment à l'œuvre. L'année suivante, M. Ach. Viart jouait *Moneonque Jacques*. En 1891, Leroy faisait applaudir : *Ein ménache de francs paufes* et *A l'Tapag'rie des Collets rouches*, deux compositions superbes de réalisme et d'observation psychologique.

Le Théâtre wallon était parti pour le succès et nous ne pourrions songer à en suivre en détail l'évolution. Certes, il avait eu à vaincre les pires difficultés, mais les auteurs avaient de l'imagination et du courage et ils étaient heureux de se sentir entourés de leurs fidèles et dévoués interprètes qu'entretenaient une solide amitié et qui jouaient, non par métier ou pour la pièce de cent sous, mais par amour de la scène et par sympathie pour l'auteur. Celui qui ne pouvait remplir un rôle, était machiniste, accessoiriste, régisseur ou souffleur, mais chacun apportait son zèle, chacun se rendait utile et contribuait au succès.

C'était l'âge d'or ! Chaque année, à la kermesse, de nouvelles œuvres paraissaient à l'affiche. Aug. Leroy, en collaboration avec M. AD. WATTIEZ, donna, en 1892, *El saque Ste Magrite*, comédie pleine de gaieté et de mouvement. Puis les œuvres suivirent coup sur coup, sous la puissante impulsion du vaillant *Cercle de Littérature wallonne*. M. Ach. Viart composa successivement : *Vieux Garcheon et Méquenne* (1891), *l'Cabaret des Roucouleux* (1892), *Pierre l'roctier* (1892), *Poison d'ménache* (1894), etc..

Quelques défections malheureuses favorisèrent la désorganisation du Cercle, et d'autre part, Leroy mourut brutalement, au moment où il était plus que jamais indispensable pour diriger le mouvement wallon à Tournai. M. ARTHUR HESPEL recueillit le patrimoine ; il composa un grand nombre de comédies qui se succédèrent avec une rapidité qui témoignait de son imagination féconde : *Ein Voyage à Brucelles*, tableau d'un grand pittoresque, *l'Intier'mint d'crédit*, étude de mœurs bien sentie, *Louise*, *Nos Vieillards*, *Ein scandale* et beaucoup d'autres. S'assurant le concours d'acteurs rémunérés, il fonda le *Théâtre wallon tournaisien*, qui, pour le dire de suite, en est à sa quinzième année d'existence et à sa cent soixante-dixième représen-

tation. A la fois auteur, acteur, directeur, régisseur et metteur en scène, M. A. Hespel ne s'est laissé décourager par aucun revers et la persévérance de ses efforts est un exemple presque unique dans l'histoire des lettres wallonnes. Il fut le premier à Tournai à imaginer des opéras-comiques et des opérettes dans notre dialecte ; abordant tous les genres avec une égale assurance, il créa les premières revues locales. Son bagage ne comprend pas moins de quarante œuvres !

Dans ses dernières années, M. HENRI THAUVOYE se signala par son talent de revuiste et obtint un succès énorme. M. AD. PRAYEZ, dernier venu au Théâtre, est aussi l'auteur de quelques œuvres de grande valeur littéraire.

Nous devons à la vérité de constater toutefois que la plupart des compositions récentes sont dépourvues de couleur locale ; traduites en français, ou même dans un autre dialecte, elles auraient la même saveur et c'est précisément ce qui leur enlève l'originalité dont étaient marquées les productions des anciens auteurs wallons.

• • •

Nous n'entreprendrons pas non plus de faire ici l'histoire de la chanson à Tournai. La chanson est vieille comme notre Ville ; toute notre psychologie en elle est résumée. Toutes nos beautés architecturales léguées par d'illustres siècles, notre glorieuse et féconde histoire, nos coutumes et nos mœurs, nos traditions et nos fêtes, nos héros et nos types populaires, notre tempérament et notre caractère, tout cela vibre puissamment sous la verve inépuisable et multiple des chansonniers. Peu de villes wallonnes assistent à une production aussi exubérante et à une vie aussi intense ; nous consacrons, il y a un an, un livre entier à la chanson tournaisienne, avec le regret de ne pouvoir encore être complet !

La chanson de chez nous est simple, mais caractéristique et originale. LE RAY et DELMÉE, pour ne citer que nos pères chansonniers, ne sont-ils pas impérissables ? n'est-ce pas leur figure plutôt que leur œuvre qui leur a assuré l'immortalité ? Car il faut bien le dire, l'un n'eût-il composé que les *Cheonq Clotiers* ou *Sainte Cath'rine*, l'autre n'eût-il à son répertoire que *les Tournaisiens sont là*, que cela aurait suffi à leur gloire.

Aujourd'hui les chansonniers sont légion et leurs couplets ne se comptent plus ; d'inégale valeur, sans doute, certaines de leurs compositions constituent de petits chefs d'œuvre.

Depuis quelques années, le mouvement patoisant a pris un essor nouveau, grâce à l'impulsion que lui donna le *Cabaret wallon*. Malheureusement, le talent fait naître les jalousies et amène aussi des défections. Peut-être cet organisme n'aurait-il que la durée de l'ancien *Cercle de Littérature wallonne*, dont nous parlions plus haut ; mais quelles que soient ses destinées, il aura marqué une étape brillante dans l'histoire des lettres wallonnes à Tournai.

WALTHER RAVEZ.

